

EN ATTENDANT MA BONNE ÉTOILE

Victime d'un orphelinat suisse des années 1940
Marie-Thérèse Burrin-Tercier témoigne

Propos recueillis et mis en forme
par Grégoire Montangero

Collection *Bruissement d'Elles*

PUBLI•LIBRIS

AVERTISSEMENT

Les éditeurs et le rédacteur déclinent toute responsabilité quant à la véracité et à la précision des faits relatifs au vécu de Marie-Thérèse Burrin-Tercier.

Pour des raisons évidentes, certains prénoms ont été changés.

© 2009 – Grégoire Montangero & Publi-Libris.

ISBN 9782940251612

Photo couverture : Elena Elisseeva (Fotolia),

dos : Grégoire Montangero

Tous droits réservés pour tous pays.

Imprimé en Suisse.

www.publi-libris.com

Sommaire

Avant-propos du docteur Jocelyne Melchior	
<i>Du grin de sable à la perle</i>	VII
Introduction de Chloé Grin	
<i>Mon amie Marie-Thérèse</i>	IX
Le soir où tout aurait dû bien finir	13
Le jour où tout aurait pu bien commencer	18
Dans les brumes de l'aube	20
<i>Il était une fois</i>	22
<i>Première déchirure</i>	26
Eclats d'enfance	30
<i>Quand le soir descend sur Saint-Vincent</i>	30
<i>L'autre, c'est moi</i>	33
<i>L'étrange « famille » de Saint-Vincent</i>	36
<i>Notre unique visiteuse</i>	40
<i>Manque d'air sous l'escalier</i>	44
<i>Péché gourmand</i>	48
<i>Marie et nous</i>	50
<i>Ventre affamé va à l'école</i>	52

<i>A chaque jour suffit sa haine</i>	55
<i>Pipi? Puni!</i>	58
<i>Le lard et le soldat</i>	60
<i>Spada, le grand-père interdit</i>	65
<i>Rêve de poutre, rêve de mur</i>	69
<i>Mornes dimanches et maux de ventre</i>	72
<i>Le bûcheron indifférent</i>	75
<i>Se taire et travailler</i>	77
<i>La cabane au bout du champ</i>	82
<i>Les espions qui venaient du toit</i>	85
<i>Les rendez-vous du « cache-colliers »</i>	87
<i>Un été « en famille »</i>	92
<i>Sur la route de confesse</i>	107
<i>Promenades dominicales</i>	110
<i>Regards croisés a posteriori</i>	113
L'espoir d'une autre vie	121
Là-haut sur la montagne	134
L'heureux événement	140
Quand la magie s'en mêle	148
Autre été, autre hiver	161
Tenir bon, envers et contre tout	167
Un grand-père de légende	178
Première once de chance	189
La fin de l'embellie	196
A la recherche d'Alice	202
Entre gouttes d'encre et gouttes d'eau	209

Le soir où tout aurait dû bien finir...

« Vingt-deux ans ? Mais vous avez la vie devant vous ! », me dit une bonne âme, un jour que je flanche et parle d'en finir.

La vie devant soi ! Encore faut-il que les années à venir n'aient pas la noirceur de celles que j'ai connues jusque-là.

D'un œil extérieur, ma situation peut sembler acceptable : mariée à un bûcheron qui a du travail, maman de deux belles fillettes, j'ai un toit et de quoi nourrir mon monde.

Mais cette façade abrite une autre réalité. Le bûcheronnage de mon homme ne lui rapporte que dix-huit francs par jour. Et, trop souvent, il grille son revenu en

s'offrant une bouteille de goutte à vingt francs, flacon qu'il vide en moins d'une semaine... De plus, cette boisson – dont il abuse de plus en plus – le rend fou.

La naissance de notre deuxième enfant, juste avant mon anniversaire, ne l'a pas rendu plus raisonnable. Au contraire, plus le temps passe, plus il nous rend la vie impossible.

Il me bat lorsqu'il perd la tête.

Il malmène mes animaux domestiques.

Il ira jusqu'à nous courir après en nous menaçant d'une hache...

Cette situation m'inspire les projets les plus sombres. Je ne vois qu'une issue à mon calvaire : mettre fin à mes jours.

De toute façon, mon existence n'a été qu'une succession d'épreuves monstrueuses, un chemin bordé de panneaux marqués « bonheur interdit ».

Alors, une triste fin d'après-midi de décembre 1963, je m'assieds à la cuisine. Sur une feuille blanche, je rédige ma lettre d'adieu. Souvent, j'avais prédit à mon mari : « *Un jour, je ne serai plus là, mais ce sera trop tard pour me regretter.* » Je ne sais plus exactement quels mots j'ai tracés d'une main déterminée au moment où j'ai décidé de tirer le rideau. Mais je me souviens que mon message se résumait à ceci : *Trop de souffrance,*

pas d'espoir. Je vais me jeter du pont de Fer avec Hedwige et Carmen. Je n'en veux à personne. Nous méritons juste la paix.

Je laisse ma lettre sur la toile cirée à carreaux bleus et blancs de la table de la cuisine. Dans la lumière du jour qui décline, j'habille mes fillettes et les embarque pour notre ultime marche.

En cours de route, je précise mon plan. Sauter depuis le pont – aucune chance de nous en sortir. D'abord, on ne sait pas nager. Ensuite, le courant est fort à cette saison, le lit bardé de grosses pierres. Et puis, l'eau froide nous engourdira bien vite, et ce sera tout.

Sans ménagement, j'entraîne mes filles vers notre funeste destination. Les mâchoires serrées, je ne dis pas un mot. Le film de ma vie repasse en moi : les méchantes religieuses ; les deux jours entiers passés, à l'âge de sept ans, dans le cachot sans lumière sous l'escalier de l'orphelinat ; les sévices que m'a infligés ma belle-mère ; et ceux de mon père ; l'abandon, le manque d'amour... Ces années de souffrance, de labeur, de dureté, de privations, sans une minute de joie : aujourd'hui, c'en est trop.

Le ruban noir de la route cantonale bordée d'arbres défeuillés se déroule comme un tapis mortuaire. Les questions de mes enfants m'irritent : « On va où,

maman? Je veux rentrer, j'ai froid... », demande Carmen. « Pourquoi tu marches si vite? », surenchérit Hedwige. Toute à mes pensées, je ne réponds rien. Pour atteindre le bas de la petite pente, j'allonge le pas. On y est presque : dans la nuit naissante, le pont se devine juste après le virage.

Ma décision est irrévocable. Mon cœur ne bat même pas la chamade. Encore une petite vingtaine de mètres à franchir et je poserai le point final à ce destin malheureux. J'avance à grandes enjambées, mon regard tendu vers le pont. Comment m'y prendre pour nous précipiter dans le vide? D'abord soulever Hedwige, la passer par-dessus la rambarde et la lâcher tout de suite, surtout ne pas réfléchir. Ensuite, faire de même avec Carmen. Et puis sauter. Telle est ma monstrueuse préoccupation...

Tout à coup, je distingue une forme humaine qui se déplace sur le tablier du pont. Cette vision m'extrait de mes pensées et me contrarie. En approchant, je comprends : un ouvrier finit de remplacer des fers de la balustrade... Arrivée à proximité, je reconnais Joseph, le forgeron du village. Il a fermé l'édifice à la circulation.

– Vous n'avez pas vu le panneau? On ne peut pas passer. Voulez-vous aller où?, me dit-il.

– Vous avez raison, tant pis, lui fais-je, consciente que sa présence m’empêche d’exécuter mon plan.

En une seconde, je saisis que je ne pourrai pas fermer boutique aujourd’hui. J’en crierais de rage.

Une fois de plus, la Sainte Vierge me sauve et me secourt.

Alors, je resserre la pression de mes doigts sur les mains de mes filles et nous rebroussons chemin.

Durant le trajet du retour, abattue, je tente de saisir ce qui m’arrive.

Pourquoi mon destin veut-il que je doive endurer tant de coups du sort?

Pourquoi même la délivrance finale m’est-elle interdite?

Sur le moment, aucune réponse ne me parvient.

Et aujourd’hui, quarante-cinq années plus tard, je cherche toujours à comprendre...

Le jour où tout aurait pu bien commencer

Autant l'admettre d'emblée, je ne suis pas née sous une bonne étoile.

La nuit précédant ma venue au monde, le 21 mai 1940, aucune constellation n'a dû illuminer le ciel. C'est sûr, ma Gruyère devait être plongée dans une obscurité totale. Je ne fais pas allusion à l'obscurcissement que la guerre imposait alors aux Suisses, le soir venu (afin d'éviter de transformer leurs fenêtres en cibles pour les bombardiers qui survolaient notre espace aérien). Non, je mentionne bien la configuration céleste chère aux astrologues. Entre le 20 et le 21 mai,

les étoiles bénéfiques comme les fées bienveillantes avaient congé.

Maigre consolation : je ne suis pas la seule de la famille à avoir poussé mon premier cri par une aussi sinistre absence d'astres protecteurs.

Ma grand-mère maternelle fut dans le même cas.

Mon grand-père paternel aussi.

Ma mère n'y échappa pas non plus.

De même que mon frère.

Et ma demi-sœur.

Quant à mon père, il n'a pas été gâté de ce côté-là. Voilà pourquoi j'en viens à lui pardonner le mal qu'il m'a fait. Et à moins le haïr qu'auparavant.

En bref, de toute évidence, notre famille n'est pas – et depuis longtemps – dans les bons papiers du ciel.

Dans les brumes de l'aube

Les souvenirs de ma petite enfance sont d'une aussi grande pauvreté que la précarité dans laquelle nous avons évolué durant mes jeunes années.

Bien sûr, comme chaque être humain, je ne possède que très peu d'images de mon existence jusqu'à l'âge de trois ans. En revanche, à l'inverse de la plupart des gens, je n'ai pas pu me faire raconter cette période ni par mon père ni par ma mère. Mes grands-parents n'ont pas pu combler, par leurs récits, mes vides initiaux. Personne ne m'a jamais décrit mes balbutiements. Personne ne m'a expliqué d'où vient ma famille, ce qui la distingue des autres, quelles ont été les grandes pages de son histoire.

Aujourd'hui, l'essentiel de ce que je sais de mon origine et de celle de mes ancêtres, je le dois... aux journaux. Et en particulier à la rubrique des faits divers... Mais je n'ai pu commencer à reconstituer ce puzzle qu'une fois adulte.

En effet, il est très peu courant d'avoir pour grand-mère maternelle une femme qui mourra dans des conditions effroyables.

Il est encore moins fréquent d'avoir pour grand-père paternel un homme privé de liberté durant la majeure partie de son existence et qui connaîtra une mort violente.

Il est rare qu'un père devenu veuf confie les enfants de son premier lit à un hospice et refasse sa vie à quelques kilomètres du « cachot » où croupissent ses mioches, tout en en mettant au monde trois autres qu'il élèvera, eux.

Voilà pour le plus exceptionnel de mon début de vie.

Pour le reste, mes années passées parmi des religieuses sans cœur ont été – hélas – le lot de bien d'autres enfants sans famille. Mais je ne pourrai m'empêcher d'évoquer cette période.

De même que le fait d'avoir été privée de mon identité pour devenir une autre, par commodité pour les sœurs qui « veillaient » sur moi.

Cela dit, par honnêteté morale, je devrais exposer leur point de vue, tiré du journal de l'une d'entre elles, compte rendu selon lequel – à les en croire – leur attitude n'était que bonté et don de soi...

Il était une fois...

Ma naissance a lieu au Châtelard, dans une ferme de ce hameau éparpillé sur les collines verdoyantes de la Gruyère, au-dessus de Sorrens.

La famille dans laquelle j'ouvre les yeux est pauvre. Très pauvre.

Mon père, Roger Tercier est bûcheron. Souvent, afin d'améliorer l'ordinaire, il effectue de petits travaux pour la commune. Mais, en ce mois de mai 1940, il est sous les drapeaux, école de recrue oblige.

Ma mère, Léonie, comme ses parents Marie-Joséphine et Emile Wielly, ne sait que fabriquer et vendre des paniers tressés.

Par manque d'argent, mon père, ma mère et moi vivons avec mes grands-parents maternels. Nous occupons une ferme délabrée que ces derniers louent à la commune.

Il s'agit plus d'un chalet d'alpage destiné à du bétail qu'à des humains.

Notre logis ne compte que deux pièces.

Une cuisine, bien sûr, au sol en terre battue. Avec un simple creux de feu en guise de cuisinière. Il est surmonté d'une borne – manteau de cheminée plus large qu'un bœuf à la base et plus étroit qu'un poulet au sommet – conçue pour fumer le jambon. Cette cuisine rudimentaire ouvre sur l'étable. Entre les bêtes et nous, une simple porte à deux battants placés l'un au-dessus de l'autre. Ainsi, pendant que l'on mange en compagnie de notre chat et de notre chien, nous voyons évoluer les chèvres, les poules, les cochons et les lapins dans le même espace, à trois mètres de nous. La proximité des bêtes a le mérite de garder notre cuisine chaude en hiver. Mais elle nous impose de vivre sans cesse dans un mélange d'effluves d'urines et d'excréments aussi acides que piquants. Ces odeurs ont beau saturer nos narines, nous ne remarquons plus la puanteur dans laquelle nous baignons en permanence.

L'autre pièce, sombre, basse de plafond et aux murs de bois foncé, nous sert, comme c'était le cas au Moyen-Age, de chambre à coucher et de lieu de vie.

Je suis l'aînée de Roger et Léonie Tercier. Mais je suis le deuxième enfant de maman. En effet, avant de se

marier, elle a eu Alice, conséquence d'un « faux pas » commis avec un inconnu. Ma demi-sœur, de trois ans mon aînée, vit déjà dans un hospice.

Et je devrais atteindre ma neuvième année pour apprendre son existence.

Chaque jour de la semaine, maman nous donne, à mon frère Marcel – dit Matiè, mon cadet d'une année – et à moi un petit-déjeuner frugal. Puis elle nous confie à nos grands-parents. Ensuite, elle part vendre sa marchandise. Il le faut bien : son mari est mobilisé à l'armée et ses parents sont trop vieux pour supporter les quelque vingt kilomètres quotidiens à franchir pour atteindre les petits villages voisins de Sorens, Marsens, Vuippens, Riaz, les Monts de Riaz ou Avry...

Comment vous décrire l'effort que doit fournir cette femme ? Chacun de ces hameaux ne comporte que quelques fermes, espacées les unes des autres d'un bon quart d'heure de marche. A l'époque, la route n'est pas goudronnée. Elle serpente sur le sommet de la crête boisée, enchaînant vraies pentes et faux plats. Lorsqu'elle ne tire pas sa charrette à bout de bras le long des côtes, elle doit la retenir de toute sa force dans les descentes...

Quant à ses clients potentiels, ils sont presque aussi pauvres qu'elle... Les bons jours, elle trouve acheteur.

Les mauvais jours, elle se résigne à mendier. Pour nous. Parfois elle ramène un peu d'argent. Parfois un morceau de lard, un chou ou une saucisse. Parfois un vêtement pour enfant qu'une bonne âme aura bien voulu lui donner. Elle apprécie les attentions auxquelles elle a droit, même si elle sait qu'une jolie jaquette ne rassasie pas des ventres qui crient famine.

Hélas, elle fait souvent face à des portes closes, à des maisons vides. En réalité, comme un homme de quatre-vingt-dix ans me l'a avoué avec honte récemment, bien des gens s'enfermaient chez eux quand ils la voyaient arriver. Par leur silence, ils tentaient de lui faire croire à leur absence.

Lorsque la chance lui sourit, elle rapporte son pactole dans la charrette en bois aux roues cerclées de fer qu'elle tire toujours derrière elle, par vent, par pluie ou par neige.

Deux ans plus tard, en 1943, elle engendre Roger-Robert qui ne vivra que quatre mois.

Anémique et « poitrinaire » comme on disait à l'époque – soit atteinte de tuberculose –, maman mourra en couches, à l'âge de vingt-cinq ans, le 22 décembre de cette même année, à l'Hospice de Riaz, un établissement destiné aux démunis.

Première déchirure

Moins d'une semaine après la disparition de cette jeune femme brune, mince et jolie, notre vie bascule.

La nuit du 27 décembre cède la place au jour des Saints Innocents. De cette matinée, ma mémoire a perdu la trace. Aussi je cède la parole à Sœur Françoise, qui était alors jeune novice à l'hospice de Vuadens. Lorsque j'ai fêté mes neuf ans, elle m'a raconté cette journée pas comme les autres, tant pour mon frère que pour moi :

« En arrivant devant votre maison, j'ai remarqué la fenêtre de votre cuisine qui encadrait le visage immobile de deux enfants. C'était la première fois que je vous voyais, Matiè et toi. Vous fixiez avec les billes de vos yeux les deux colonnes de fumée qui s'échappaient des naseaux de notre cheval par ce temps froid. Un homme m'accompagnait et conduisait l'attelage : Robert, le fermier de l'hospice. Notre traîneau contenait déjà sa cargaison hebdomadaire : quatre à six malades mentaux âgés dont nous délestions l'hôpital psychiatrique de Marsens, débordé en ce temps-là.

Votre grand-mère nous attendait. Le syndic du village lui avait rendu visite peu avant. Il avait voulu

vérifier les propos alarmants de la sage-femme qui s'était occupée de votre maman. Elle avait dit vrai : les paillasses bourrées de feuilles mortes qui vous servaient de lit grouillaient de vers ; vos cheveux étaient sales et emmêlés ; votre peau grise de crasse – tout cela formait autant de preuves tangibles du manque d'hygiène dans lequel vous viviez. Fort de ce constat, il avait annoncé à votre grand-mère : « Ces enfants doivent être placés en hospice, il ne peut en aller autrement. »

Prévenue de l'heure de notre passage, votre grand-maman vous avait habillés chaudement, Matiè et toi. Après vous avoir enfilé un gros bonnet rouge, elle avait encore vérifié qu'il recouvre bien vos oreilles. Puis elle vous avait fait sortir avec elle. Dehors, un manteau neigeux recouvrait le paysage. Tout n'était que blancheur, depuis les rondeurs de votre hameau jusqu'au bas des Monts de Riaz.

Une fois sur le seuil, elle avait embrassé son petit-fils et m'avait tendu à bout de bras ce gamin de deux ans. Puis elle avait fait de même avec toi. Comme une larme coulait sur sa joue, elle l'avait éliminée d'un revers de sa main ronde, sillonnée de rides profondes. Pour ma part, je vous avais emmitouflés dans des couvertures grises un peu rugueuses.

Ensuite, je vous avais déposés sur le dos, chacun dans une grande corbeille d'osier que des cordes arrimaient au fond du traîneau. Dès lors, vos yeux n'avaient plus pu observer que la portion de ciel qui se donnait à voir au-dessus de votre visage. Mais vos oreilles avaient dû capter la voix grave de votre grand-maman, avec sa façon toute gruérienne de faire rouler les r comme si certains mots charriaient de petits cailloux polis :

– Prenez bien soin d'eux. Pourvu qu'ils ne manquent de rien...

– Soyez sans crainte, lui avais-je répondu convaincue que vous seriez bien dans la maison du Seigneur.

– Je prierai pour eux. Et je viendrai les voir le plus souvent possible, avait-elle ajouté.

– N'hésitez pas, vous serez toujours la bienvenue, lui avais-je encore dit pour l'encourager.

Comme un vent glacial nous lacérait le visage, j'avais demandé à Robert de donner le signal du départ à son attelage. Il avait alors fait claquer les lanières du harnachement sur le dos du cheval. Et notre convoi s'était ébranlé. En jetant un rapide coup d'œil sur vous et sur les autres occupants du traîneau, j'avais remarqué que vous deux – qui comptiez parmi les premiers enfants que l'on

accueillait à l'hospice – ne pleuriez pas. Le son étouffé des sabots sur la neige et le chuintement des patins sur le chemin captaient toute votre attention. Une fois à l'hospice, nous avons dû vous laver, pour éviter de contaminer les autres enfants. Tu t'en souviens, n'est-ce pas, de ce premier bain?»

Si je m'en souviens ! Matiè et moi poussons des cris tant nous n'avons pas l'habitude de l'eau lorsqu'on nous plonge dans ces bassines bien chaudes susceptibles d'accueillir huit enfants à la fois...

A partir de ce moment, ma mémoire est intacte.

Tous les incidents vécus dans cet « asile » sont gravés en moi à jamais. Et j'avoue que j'aurais préféré les oublier.

En effet, après cette première journée à l'hospice, je ne peux pas m'imaginer, jeune comme je le suis, que l'on nous sépare pour de bon de notre famille.

Je ne conçois pas que cette « maison du bon Dieu » sera, plus souvent qu'à son tour, une sorte de « repaire de Satan ».

De même, je ne peux soupçonner que, dans treize années, je passerai deux mois infernaux avec mon père, pour mon plus grand malheur.

Eclats d'enfance

Quand le soir descend sur Saint-Vincent

*Nous vous confions cette année, Jésus. Que
chaque minute vous soit d'avance offerte,
avec chaque vieillard, avec chaque enfant.*

Extrait des mémoires de Sœur Marie-Louise
Asile Saint-Vincent, Vuadens, Noël 1944

– Les filles, c'est l'heure du coucher. En rang par deux.

« En rang par deux » : je ne sais pas ce que cela signifie, mais déjà une sœur me place à côté d'une autre fillette.

– On monte au deuxième étage, et en silence !

La cohorte se met en marche. Je me retourne. Matiè est en bas, immobile l'air perdu, tout petit parmi les garçons.

Comme j'aimerais être avec lui pour cette première nuit à Saint-Vincent... Mais non : garçons et filles couchent dans des dortoirs distincts.

C'est bête, mais je n'aime pas cela.

Je pleure.

Je veux être avec mon frère. Avec ma maman.

Mais je devrais dormir à un autre étage que lui, ce soir-là.

Et les milliers d'autres nuits qui suivront.

Alors, souvent, je garde les yeux grands ouverts dans l'obscurité avant que le sommeil m'emporte. J'écoute les bruits. Des voitures – rares à cette époque – passent parfois sous nos fenêtres. Le son de leur moteur me fait un peu peur.

Je préfère entendre les pas d'un cheval et le grincement de son char de foin. Et puis, le lendemain, je peux regarder si des brins de paille jonchent la route du village qui serpente devant l'hospice.

Autour de cette maison en pierre de taille s'étendent quelques mètres d'herbe. C'est notre place de jeux. A peine plus grande qu'un balcon.

Deux balançoires et un ballon constituent le seul équipement ludique des vingt-trois gamins que nous sommes, au total. Déjà qu'on ne peut presque jamais s'amuser au jardin, alors ce n'est pas très drôle d'avoir la balle juste au moment où il faut rentrer...

Dès la fin du printemps, nous devons nous laver à la buanderie. Le bassin de pierre froide nous accueille huit enfants à la fois. « Vous comprenez, les douches consomment trop d'eau », nous explique-t-on pour justifier cette pratique. Jusqu'à ce que l'on atteigne l'âge de dix ans, on nous y plonge, filles et garçons, en culotte, c'est la coutume. Pas question d'y échapper. Comment le pourrait-on avec cinq religieuses qui nous surveillent en permanence ?

Nous ne sommes pas que des gosses à Saint-Vincent. Il y a aussi quarante vieillards plus ou moins séniles. Lorsque je les croise dans les couloirs de leur étage, j'ai peur. Je n'aime pas leur air bizarre.

Mais je devrais m'y faire.

Comme à tout le reste.

L'autre, c'est moi

Les Fêtes ont passé, laissant dans nos cœurs des impressions de joie et de tristesse. Chaque jour, nous pensons davantage à ne travailler que pour Dieu seul.

Extrait des mémoires de Sœur Marie-Louise
Asile Saint-Vincent, Vuadens, Noël 1944

– Marinette!

– ...

– Marinette! S'il te plaît, viens ici!, résonne, dans mon dos, la voix métallique d'une sœur.

– ...

– Marinette, c'est la troisième fois que je t'appelle. Tu réponds?, crie maintenant la voix, alors qu'une main m'attrape l'épaule et m'impose une volte-face.

– Oh! Oui, oui... dis-je, frappée par l'effet de surprise devant cette grande dame à l'air fâché.

C'est vrai que je n'ai pas répondu. Pourtant, je ne suis pas sourde. Et je n'ai pas fait semblant de l'être. Aucune mauvaise volonté de ma part. Aucune intention

de tenter d'énerver la religieuse. Je m'en souviens très bien. Je m'en souviens comme d'une « première fois ».

Car, jusqu'à hier et depuis ma naissance, on m'a toujours appelée Marie-Thérèse.

Et voilà que, depuis tout à l'heure, je suis Marinette.

Et j'avoue ne pas l'avoir vraiment assimilé.

Tout comme je n'avais pas bien saisi l'annonce qu'on m'avait faite, une semaine auparavant : « Ta maman est morte. Elle est bien, là où elle est... Non, tu ne la reverras plus jamais. Il faut être courageuse. Et puis, tu vas devoir changer de maison... »

La sœur directrice de l'hospice Saint-Vincent m'a bien expliqué, le jour même de mon arrivée à Vuadens :

– A partir d'aujourd'hui, tu ne t'appelles plus Marie-Thérèse, mais Marinette. Tu comprends, nous avons déjà une pensionnaire qui porte le même prénom que toi, alors... ce sera Marinette.

Je n'ai pas vraiment répondu à ce décret implacable. Je me suis seulement contentée de regarder la dame d'un air fixe, mes gros yeux noisette éberlués par la nouvelle.

Avec le recul, je crois que j'étais un peu en état de choc.

Maman partie.

Matiè et moi, ici dans une maison inconnue.

Une grande maison, pleine de recoins sombres et effrayants.

Autour de nous, des enfants que l'on n'a jamais vus.

Et j'avais beau chercher grand-maman du regard parmi ces dames à l'air fou, je ne la trouvais pas.

Marinette. Il me faudra accomplir un effort pour mémoriser que c'est à moi que l'on parle quand j'entends prononcer ce nom, Marinette.

Mais j'ai fini par devenir Marinette.

Au point qu'aujourd'hui encore, près de septante ans après, pour la plupart des habitants de Vuadens, je *ne* suis que Marinette. S'ils lisent ces lignes, ils doivent penser : « Pas possible : notre Marinette ne peut pas s'appeler Marie-Thérèse ! »

Et pourtant...